Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 31 (1963)
Heft: 10

Artikel: Pluie
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570769

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PLUIE

par Daniel

L'eau ruisselle sur les vitres. Il fait un temps épouvantable. Depuis ce matin, les orages se sont succédés les uns aux autres, sans interruption, mettant nos nerfs à rude épreuve.

Irai-je le chercher, ainsi qu'il me l'a demandé ? J'ai regardé le ciel pendant des heures dans l'espoir de recevoir une réponse. Un rayon de soleil m'aurait peut-être aidé. Mais en vain. Il pleut désespérément. Les heures s'ajoutent aux heures et l'espace qui me sépare de son arrivée se fait de seconde en seconde plus court.

Des sentiments contradictoires s'agitent en moi. Il est difficile de pardonner ! Je le croyais sincère, fidèle. Je le mettais au-dessus de tous les autres. Et puis, ce fut la catastrophe . . . «Un instant d'égarement !» m'a-t-il avoué en pleurant. Il avait l'air de souffrir autant que moi et je me sentais prêt à tout oublier. Mais le doute s'était glissé dans mon cœur. Je me réveillais brusquement au milieu de la nuit et je l'imaginais dans d'autres bras, goûtant à des plaisirs qui, jusqu'alors, nous avaient été réservés.

Nous continuions pourtant à vivre ensemble. Je faisais bonne figure mais le dialogue, désormais, devenait difficile. J'étais inquiet, l'épiant du coin de l'œil, surveillant ses lectures, sursautant aux coups de téléphone qu'il recevait et demeurant songeur devant les lettres qui lui étaient destinées et dont j'aurais voulu connaître le contenu. Son affection paraissait sans défaillance, identique à celle des premiers jours. Je n'y étais cependant qu'à moitié sensible et je le traitais avec froideur. L'accord parfait n'existait plus. Il avait tout gâché et je m'en voulais de ne pouvoir lui pardonner, partagé entre la méfiance et l'amour qu'au fond de mon ccur, je ressentais encore pour lui.

Ah, si cette pluie pouvait au moins cesser ! 19 heures ! Irai-je ou n'irai-je pas ? Son avion doit arriver à 21 heures. Il faut que je fasse quelque chose, que je prenne finalement une décision. Cette incertitude me devenait odieuse.

La vie en commun s'était avérée impossible. Nous avions décidé de nous séparer pour un certain temps mais sans pour cela supprimer complètement nos visites. Il prit une chambre près de chez moi. La situation empira. Loin de mon contrôle, il lui était facile de mener l'existence qu'il voulait, de retourner près de celui avec lequel, une nuit, il m'avait trompé ou d'en rencontrer d'autres. Que faisait-il les soirs qu'il passait sans moi ? Etudiait-il vraiment comme il le prétendait ? Allait-il seul au théâtre et rentrait-il aux heures qu'il m'indiquait ? Mon appartement, sans lui, me répugnait et j'errais d'une pièce à l'autre, incapable de faire quoi que ce soit. Ma nervosité se faisait remarquer jusque dans mon travail quotidien et mon chef se plaignait d'une absence d'intérêt pour des tâches qui, autrefois, me plaisaient. Nos entrevues, de moins en moins nombreuses, étaient orageuses. Et s'il nous arrivait encore de dormir ensemble, c'était plus par désespoir que par envie véritable. Je me raccrochais à un rêve, ne faisant qu'imiter des gestes et répéter des paroles que je croyais sans objet. Et nous nous quittions, les yeux pleins de larmes, mesurant secrètement l'étendue de notre drame.

19 h. 30 ! Je devrais me préparer car le trajet jusqu'à l'aéroport est assez long. Machinalement, j'ai ouvert la porte de mon armoire. J'en tire une cravate, un imperméable, une paire de chaussures. Cela ne m'engage à rien, bien sûr, mais je ne saurais demeurer plus longtemps inactif. J'ouvre la radio. Les prévisions météorologiques sont mauvaises. Sur toute l'Europe, c'est la tempête, le froid, un hiver précoce. Je ferais peut-être bien de boire quelque chose de chaud. Ce sera du thé. Voici un paquet qu'il m'a envoyé récemment d'Angleterre.

Un jour, il vint me voir. «Tu sais, je n'en peux plus. Je m'en vais ! J'ai trouvé un emploi dans les environs de Londres. C'est la meilleure solution pour les deux puisque tu ne crois plus en moi.» Son pauvre visage traduisait la souffrance qu'il éprouvait; je me sentais à bout de force. Fallait-il vraiment qu'il parte ? Mon cœur saignait, mais je ne fis rien pour le retenir : 15 jours plus tard, il s'embarquait. Nous promîmes de nous écrire. Ses lettres me parvenaient avec régularité. Sur un ton assez détaché que j'avais aussitôt adopté, il y décrivait la capitale, ses activités et les musées qu'il apprenait à découvrir. Le fossé se creusait de plus en plus entre nous et je ne me berçais guère d'illusions. Il m'avait été donné de rencontrer des garçons. L'un d'eux me plaisait beaucoup et je le savais disposé à devenir mon ami mais j'hésitais à commettre l'acte qui m'engagerait définitivement, obéissant à une crainte incompréhensible.

La pièce policière, qui commence à 20 heures, vient d'être annoncée. Pourquoi ne suis-je pas sûr de moi ? Presque sans m'en rendre compte, ma main a saisi le téléphone et mes doigts font tourner le disque. Un taxi sera là dans 5 minutes. Il continue à pleuvoir. Je descends les escaliers et je me prends à compter les marches. La voiture est déjà rangée le long du trottoir. «Quel temps abominable, me crie le chauffeur ! Où allons-nous, monsieur ?» Je le prie de me conduire à l'aéroport. «En avion, avec un orage pareil, ça ne doit pas être très drôle . . . J'aime mieux être sur terre ferme !» ajoute encore le chauffeur en démarrant.

L'angoisse qui m'étreint le cœur se fait plus aiguë. L'homme a raison. Jusqu'à présent, je n'ai pensé qu'à moi. Et puis, tout à coup, cette lumière que j'attendais vainement du ciel me parvient, inattendue, sous la forme d'une opinion qui, en une autre occasion, n'aurait pas eu grande importance. Il a fallu que ce soit un chauffeur de taxi qui m'ouvre les yeux. J'imagine mon ami perdu dans les nuages, emporté par le vent furieux, menacé de tous côtés et accroché à l'espoir bien faible que je lui pardonnerai un jour. Et j'enrage car, brusquement, j'ai compris. J'ai compris à quel point j'avais été dur, impitoyable, le faisant inutilement souffrir, le mettant inutilement à l'épreuve, l'obligeant même à partir.

Il y a une semaine, il m'écrivait : «Je veux passer le prochain week-end avec toi. Il faut absolument que je te voie. Tout est-il vraiment fini entre nous ? Je souffre. Viens me chercher !» Ah que je voudrais lui crier que je l'aime, lui dire que je serai là pour le recevoir, que tout est oublié, que c'est à lui de me pardonner !

«Nous sommes arrivés, monsieur !» La voix du chauffeur me tire de mes songes. Je paie et je m'engouffre dans le hall rutilant de lumières. 20 heures 45 ! Je suis un peu en avance. Une joie folle m'envahit. Et

moi qui ne voulais pas venir . . . Dans un quart d'heure, il sera contre mon cœur et pour toujours car je ne veux pas qu'il retourne en Angleterre.

Je me suis approché des portes d'arrivée et je vois des gens qui gesticulent. Que se passe-t-il ? A un employé je demande : «L'avion de Londres arrivera-t-il à l'heure ?» L'officier me regarde visiblement étonné : «L'avion de Londres ? Comment, vous ne savez pas encore ?» «Non, répliqué-je. Ne pourra-t-il pas atterrir à cause du mauvais temps ?» Et l'homme de répondre : «Je suis navré de vous l'apprendre d'une façon aussi brutale mais l'avion de Londres vient de s'écraser au sol près de Paris.»

Chronique des Livres

Encore une histoire de collège ! dira-t-on en ouvrant le roman de R.H. Ward, «Remous», paru dans la collection «Feux Croisés» (Editions Plons). Il semble, en effet, que toute homosexualité, pour avoir droit de description en littérature, doive être située dans un internat, qu'il soit religieux, libre ou d'Etat. On retrouve là la descendance des «Amitiés particulières» de R. Peyrefitte lesquelles ont ouvert une porte par où l'homophilie se défoule sans retenue. Il est presque à croire qu'on n'est homosexuel, de par le monde, qu'entre 14 et 18 ans et exclusivement dans les milieux étudiants. Sans doute, la promiscuité entre garçons, l'exclusion de tout élément féminin, l'éclosion d'une sensualité juvénile exigeante, donnent de larges possibilités dans ce cadre. Mais c'est aussi permettre l'illusion que, pour la plupart des êtres, le goût de son propre sexe est un pis-aller, une erreur momentanée, oubliée sitôt passée la puberté. Cette fausse image, qui assimile l'homosexualité à un jeu d'enfants, digne d'indulgence sans conséquences, hors de la vie courante, fait un tort considérable à l'homme sorti de l'enfance, ayant gardé le goût de l'homme, parce que cette sorte de littérature le cantonne dans la catégorie des «adolescents attardés». Il serait à souhaiter qu'on trouve enfin à lire des romans situés dans un milieu de travail, ouvrier ou bureaucratique, présentant des amours, combien plus sincères, plus authentiques ! — entre hommes, et non entre enfants privés momentanément de l'autre sexe.

«Remous» est néanmoins un assez bon roman anglais; non excellent. En voici le résumé : dans le collège Elvey, «public school» très puritaine, la nièce du directeur, Fiora, jeune et brûlante, vient passer des vacances et jette aussitôt son dévolu sur le beau moniteur Benjamin Sheave. Ils se donnent rendez-vous dans les bois, deviennent amants, sont surpris, mais Fiora parvient à s'échapper et à sauver sa réputation. Le vieux directeur, sénilement amoureux de sa nièce, n'est pas certain de la faute. Le professeur Lingard, lui, est persuadé que c'est avec un élève dont il est lui-même amoureux que Benjamin avait de coupables rendez-vous, et il incite à poursuivre l'enquête. Benjamin sera chassé ignominieusement, alors que la fille a déjà choisi un autre beau collégien. Voilà tout le récit : une succession de coïncidences, un imbroglio de hasards pas toujours vraisemblables, de fausses vérités qui font découvrir la vérité tout en la salissant. C'est un livre déprimant par son esprit cursif et sarcastique. La seule concession offerte par l'auteur en dernière page est de